

# L'Abbeille.

12ème Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

12ème Année.

VOL. XII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 3 OCTOBRE, 1878.

No. 3.

## L'Araignée.

Le maringouin à part, c'est, je crois, l'araignée  
Qui peut à meilleur droit captiver la pensée.  
L'abeille va sourir, exaltant ses travaux;  
Son vol de fleur en fleur et ses charmants gâteaux;  
Mais serait ce pour nous ou bien pour elle même,  
Pour festoyer plus tard, sans Avenir ni Carême,  
Qu'elle fait son gâteau si net et succulent?  
Ce n'est qu'une gourmande au profit d'un gourmand  
L'été sans nul soupçon préparant la bombeance.  
Son ouvrage, Je l'admets, symétrique élégance.  
Mais la guêpe aussi bien dirise son logis.  
Par l'intérêt tout seul l'abeille a tant d'amis  
Le fameux ver à soie, au multiple costume  
Et qui dans ses travaux pour autrui se consume,  
Est un être inconstant oublié volontiers.  
La triote sauterelle et ses dehors altiers,  
Ses bonds disgracieux, son appétit vorace,  
Même aux gens composés font faire la grimace.  
La fourmi, vieille avare, en d'obscurs magasins  
Thésaurise et maigrit loin des regards humains.  
Après tous ces rivaux voyez notre héroïne,  
Mais sans crispation nerveuse et féminine,  
Sans parti pris avengie, et l'esprit dégagé  
Pourra donner le chasse à plus d'un préjugé.  
L'araignée avec l'homme est stable ou colonie,  
La campagne lui va; la ville est à sa guise;  
Le grenier l'entretient, la cave la nourrit;  
L'angle est dans ses goûts, le plafond lui sourit.  
De l'œil elle suit l'homme et l'observe en silence,  
Mais vient sur ses habits lui promettre la chance.  
La nuit, l'obscurité, le gaz ou les flambeaux,  
Rien ne peut la troubler; chaudières ou châteaux,  
Lambris dorés du prince ou murs du monastère,  
Ou la voit à l'église et jusqu'au Séminaire.  
Bien longtemps avant Morse elle eut des fils savants  
Indiquant d'assez loin tous les événements.  
Son tulle est un chef-d'œuvre, accompli non dans l'ombre  
Loin des coups du balai, dans une ruche somptue,  
Comme certains gâteaux uniformes d'ailleurs,  
Mais au jour, au danger, malgré les balayeurs  
Toujours elle offre aux yeux combinatoires nouvelles  
Où la mouche vulgaire embarrasse ses ailes.  
Son principal talent est celui du chasseur  
Qu'elle exerce avec goût et plus rare bonheur.  
Rien n'égalé à mon gré l'habile stratégie.  
Les pièges, les calculs, la ruse et l'énergie  
Qui, réduisant la mouche et malgré bien du bruit,  
L'aide froidement en son dernier réduit.  
La fongue du Français, la Britannique astuce  
La constance Germaine et l'audace du Russe.  
Tout cela se retrouve en ce corps amaigri  
Qui se laisse chasser sans pousser un seul cri.  
Mais qui poursuit, attire, enveloppe et capture  
Tant d'êtres dégoûtants indiscrets sans mesure  
L'homme bien entendu n'est point reconnaissant;  
Mais ce service enfin n'en reste pas moins grand.  
Ainsi, noble araignée, hommage à tes mérites.  
Pourvus auprès de nous tes œuvres favorites,  
Philantropes et guerrières, intrépides au labeur  
Ton courage à la fin vengera ton honneur.

AD NIHIL.

## Station de la marine française à Terre-Neuve.

Mercredi de la semaine dernière deux vaisseaux de guerre français, le *Laplace* et le *Bouvet*, laissaient notre port pour s'en aller le premier en France et le second à New-York. Un séjour d'une semaine à peu près avait suffi pour établir entre ces marins français et les citoyens de Québec les rapports les plus agréables, et c'est avec un grand regret que les canadiens ont vu s'éloigner ces illustres visiteurs qui étaient déjà pour eux de véritables amis.

Il serait difficile de dire le but précis de leur voyage à Québec. Nous ne sommes pas au fait des secrets de la diplomatie, mais nous serions fort surpris

s'ils avaient voulu faire autre chose qu'une agréable promenade dans un pays inconnu, pour dissiper autant que possible les ennuis d'une station de quatre mois sur les côtes de Terre-Neuve.

Le *Laplace*, corvette de dix canons, sous les ordres du commandant Galibert, est un vaisseau construit il y a plus de vingt ans et qui doit être bientôt désarmé. Aussi les amateurs remarquaient chez lui une antiquité de forme et d'allure à laquelle nous ne sommes pas habitués chez les vaisseaux de guerre Anglais qui nous visitent de temps en temps. Le *Bouvet* au contraire sort des chantiers, cette croisière à Terre-Neuve était son premier voyage. Aussi quelle élégance dans la forme de sa coque, quelle hardiesse de mâture! Il ne porte que quatre canons, tous placés sur le pont. Mais la rapidité, la justesse de leur tir, la longueur de leur portée font de ce petit aviso un adversaire redoutable. Ils peuvent tirer plusieurs bordées à la minute et lancer des projectiles à plus de deux lieues de distance. Ajoutez à cela l'éperon placé à la proue et à l'aide duquel il pourrait couler n'importe quel ennemi, excepté peut-être les cuirassés les plus forts, dont l'armure est à l'épreuve de semblables chocs. Somme toute, le *Bouvet* est un véritable petit bijou.

Cette station française à Terre-Neuve dure à peu près quatre mois par année, depuis mai jusqu'en septembre.

D'après les traités conclus avec l'Angleterre, la France a un droit exclusif de pêche sur la côte Ouest et Nord de Terre-Neuve. Tous les ans, quand arrive le mois d'avril, deux mille pêcheurs environ quittent les côtes de la Bretagne et de la Normandie et se dirigent vers Terre-Neuve. Le plus souvent, embarqués sur des bâtiments où tout leur manque, ils ont à faire dans les conditions les plus désavantageuses cette longue traversée de l'Atlantique, pour venir réaliser de bien maigres profits sur les bancs et les côtes de Terre-Neuve.

Une fois arrivés, ils laissent leurs vaisseaux dans quelques baies, à l'abri des orages, et se dispersent le long de la côte dans leurs petites embarcations. C'est alors que commence le travail de l'été. Les traités qui leur donnent le droit de pêche ne leur permettent pas de s'établir sur le rivage.

Ils ne peuvent donc avoir là de résidence permanente; à peine peuvent-ils y préparer leur poisson. Aussi on se rappelle les complications qui sont survenues l'année dernière entre la France et l'Angleterre, au sujet de ces pêcheurs français de Terre-Neuve et de leur droit d'habitation sur les côtes, difficultés qui, d'après les dernières dépêches, viennent à peine d'être résolues.

Les Terre-neuviens de leur côté ne peuvent se fixer en ces endroits qu'à une certaine distance du rivage, et ils n'ont pas la permission d'y faire la pêche.

On comprend que souvent la querelle doive éclater entre ces deux populations voisines, dont les intérêts se mêlent pour ainsi dire sur un terrain restreint et difficile à définir. Ajoutez à cela la présence des américains, qui, au nom de la liberté, prennent leurs coudées franches et ne se gênent pas d'empiéter sur les droits des pêcheurs et des habitants à la fois, et vous comprendrez pourquoi la présence d'un vaisseau de guerre sur ces côtes est nécessaire. *Si vis pacem para bellum.*

Le *Laplace* et le *Bouvet* avaient ce rôle pacificateur à remplir. On leur avait adjoint deux goélettes, dont le but immédiat était d'apaiser les différends entre les pêcheurs et de prévenir les déchirements et les luttes ouvertes. Le *Laplace* devait se tenir prêt pour les grandes circonstances. C'est dire que son rôle était très-simple; jeter l'ancre dans une baie quelconque de la côte et attendre là patiemment un orage qui probablement n'éclaterait jamais. Le *Bouvet* avait plus à faire, non pas qu'il dû prendre une part plus grande à la solution des chicanes de pêcheurs, mais il avait pour mission de transporter les messages et les lettres de Sidney et de St-Jean aux différents points de la côte. Des voyages continuels avec des arrêts sans nombre aux différents postes, telle était donc sa besogne. Besogne assez ennuyeuse si on se rappelle combien sauvage et inhospitalière est la côte Ouest de l'île de Terre-Neuve.

Lorsqu'arrive le mois de septembre, les pêcheurs français commencent à se disperser. Les uns s'en retournent aux pays pour vendre aux différentes maisons de commerce des côtes de la France, le produit de leur pêche; les autres vont tenter la fortune aux Antilles et restent